

Manuscrit, tapuscrit ou compuscrit?

Marianne Kugler

Number 122, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55948ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kugler, M. (2001). Manuscrit, tapuscrit ou compuscrit? *Québec français*, (122), 102–103.

Manuscrit, tapuscrit ou compuscrit ?

Marianne Kugler

Il y a maintenant déjà plus de deux ans, j'acceptais de tenir cette chronique. J'y ai écrit des textes sur quelques sujets qui, sans être franchement provocateurs, auraient pu vous faire réagir... néant. Pas l'ombre d'une réaction, ni positive, ni négative... rien.

Alors aujourd'hui, je vous pose une question toute bête. Que préférez-vous : écrire à la main, à la machine à écrire ou à l'ordinateur ? Bientôt, la question ne se posera plus. Déjà aujourd'hui le simple fait de la poser, vous donne mon âge. Et pourtant... j'aimerais, pour une fois, avoir quelques réactions à cette chronique et il me semble que cette question très vaste de l'interaction entre l'écrivain et son outil devrait vous forcer à réagir. Il faudrait aussi sans doute préciser ce que j'entends par « écrire » dans le contexte de cette question. Pour garder les choses simples, je parlerai de l'écrivain selon la définition donnée par Dominique Carré (Carré 1992), chercheur au Centre national d'études sur les communications et chargé d'enseignement à l'Université de Paris Nord, dans une publication d'il y a presque 10 ans (comme le temps passe) : « Nous qualifions tout sujet qui écrit et publie sur un support papier "d'écrivain" pour le différencier d'un scripteur (quelqu'un qui écrit), d'un écrivain (quelqu'un qui publie sur support papier) et d'un auteur (statut juridique et professionnel attribué à des écrivains ou réalisateurs qui remplissent certaines conditions) ; cela permet de tenir compte de toutes les personnes qui publient [...] dans les différents genres littéraires [...] et ce quel que soit leur statut ». Il ne sera donc pas question ici de l'utilisation du clavier pour les courriels ou les clavardages¹ ».

ÉCRIRE AUTREMENT

Tous ceux qui dans leur carrière d'écrivain, comme moi, sont passés du papier/crayon à l'écran/clavier en ont ressenti les effets. En premier lieu, à quel genre d'écrivain appartenez-vous,

avant le grand saut ? » De ceux qui préfèrent écrire leur texte manuellement, à l'aide d'un crayon à papier (pas n'importe lequel, de préférence semble-t-il le Dixon Ticonderoga), d'un stylo à bille, d'un stylo plume ou encore d'un feutre, pour les donner ensuite à taper. Certains souhaitent s'équiper d'un stylo Parker Duofold (considéré comme la "Rolls" des stylos à plume) ou rêvent de posséder *una machina da scrivere* (machine à écrire mécanique) vraiment portable comme la Valentine de chez Olivetti, dessinée par Ettore Sottsass, qui est, selon les dires, une machine remarquable tant par sa taille et sa couleur que son *design*. » (Carré 1992) p. 71. Voyez-vous, moi, pour mes travaux d'étudiante, j'étais du genre papier/crayon plus précisément un Béril HB, jaune, avec une gomme à effacer au bout pour les fringales de fin de soirée. Et puis je jouais allègrement de la paire de ciseaux et je dépensais le papier collant sans compter pour déplacer les bouts de texte et les replacer dans un ordre plus logique. Et enfin, quand j'avais un « brouillon final », je le dactylographiais sur la vieille Underwood de mon père (quand j'étais au bacc)... et plus tard (au doctorat) ce fut le grand luxe, la découverte : une « IBM Selectric » à boule que j'empruntais de nuit aux secrétaires du département. Je ne pouvais remettre de manuscrit à personne, personne n'étant capable de déchiffrer mon écriture. Mais comme vous l'aurez sûrement remarqué, les outils choisis sont largement influencés par des facteurs culturels et géographiques...



Une des premières machines à écrire, 1885.

Carré, lui, affirme que le moyen choisi pour écrire ne varie pas tant en fonction de l'individu que de différents facteurs qui peuvent influencer l'écrivain. Et ces facteurs seraient : le genre littéraire, le volume de production et le facteur temps, le type d'écriture, l'insertion et la position sociale, la nature et la division du travail, les modes de collaboration entre l'éditeur et l'écrivain.

Les poètes utiliseront moins souvent l'ordinateur que les spécialistes d'un domaine pour écrire. Devons-nous comprendre de cette affirmation que quand il s'agit de plaisir, d'émotion et d'écriture relativement courte – la poésie – la main est plus convenable que la machine ? Alors que, quand il faut convaincre, démontrer – le rôle du spécialiste – l'ordinateur est supérieur à la main pour produire un document ? Ce serait logique mais trop simple, chaque genre a ses exceptions, il y a des poètes qui utilisent les logiciels de génération aléatoire de mots pour faire des haïkus ou des rengas². Le même genre de logiciel peut aussi servir au spécialiste de l'image des organisations à générer automatiquement des énoncés de mission d'entreprises. Pour savourer tout l'humour de la chose, allez faire un tour sur le site de Dilbert, cet antihéros du monde des affaires³.

Quant aux facteurs volume et temps, il est assez évident : produire beaucoup et rapidement avantage le recours au clavier. Bien que... Chacun aura là une expérience personnelle qui vient contredire cette affirmation quelque peu catégorique : le fichier qui s'efface par erreur et avec lui s'envole une journée de travail, le temps perdu à trouver comment mettre en forme, les incompatibilités de machines lors d'un transfert vers un collaborateur, un correcteur ou un éditeur, la disquette démagnétisée et la perte du fichier de sécurité, les mises à jour de logiciels ou les changements de machine, les pannes aussi diverses qu'inopportunes et inattendues...



Illustration : Jennifer-Jessie Adèle magazine, 1996.

Que dire du choix de l'ordinateur ou non suivant le type d'écriture ? Influence certaine, mais domaine bien vaste. Il ne me viendrait pas à l'idée d'écrire un document officiel à la main, c'est courir le risque d'être mal compris (mal lu, dans mon cas), pas plus que je n'ai jamais écrit de mot d'amour à l'ordinateur mais je ne peux jurer de rien dans l'avenir... Dans mon travail professionnel – celui de vulgarisatrice scientifique au moment du fameux saut –, je sais que le passage du Bérol au Mac a complètement changé mon style d'écriture : d'un texte très ramassé et synthétique je suis passée à des textes plus longs, fluides avec beaucoup plus de difficultés à rester brève. J'ai aussi enfin pu, dans mes loisirs, écrire de la fiction. Je me rappelle avoir dit alors, et je le crois toujours, que mon Mac a permis que les mots passent directement des tripes aux mains sans passer par le filtre du cerveau, sans non plus être freinés par la peur de faire une faute sur la dernière ligne de la page « finale ». Ce n'est qu'à la relecture que le cerveau, conscient et juge, entre en jeu. Quant aux trois derniers facteurs mentionnés par Carré : l'insertion et la position sociale, la nature et la division du travail, les modes de collaboration entre l'éditeur et l'écrivain, ils me paraissent évident. L'accès à un ordinateur est souvent lié à l'insertion et la position sociale même s'il se démocratise. Et l'ordinateur n'a pas son pareil pour produire un texte qui se prête bien à la fois à la division du travail, à la production d'un texte commun et à en faciliter l'édition. Je me rappelle les jours anciens où il fallait aller porter ses pages enfin tapées au destinataire ou les envoyer par béliographe, cet ancêtre du fax. Le courriel est quand même pas mal plus simple : incompatibilités d'ordinateurs – de plus en plus rares – mises à part.

PENSER AUTREMENT ?

L'ordinateur a-t-il transformé votre mode d'écriture, voire votre façon de penser ? « Certes la machine à écrire a offert une amélioration de la lisibilité des écrivains en rationalisant la graphie et la mise en page. Cependant l'ordinateur qui permet l'écriture électronique représente une évolution radicale parce qu'il n'est plus, pour l'homme, un simple "outil" [...], mais un "instrument" qui engendre potentiellement de nouveaux savoirs différents des savoirs anciens, et qui portent sur la distinction, l'appréhension et le traitement de l'information » (Carré 1992), p. 46.

Plus loin dans son texte il mentionne un essayiste qui compare ses modes d'écriture. « Auparavant j'écrivais en me traçant un fil directeur, je me constituais un plan, puis commençais à écrire ; aujourd'hui j'engrange au maximum des informations dans chaque chapitre..., je rédige des bouts de paragraphes par ci par là, dans différents chapitres selon mon humeur » (Carré 1992), p. 75.

Si nous pouvons voir relativement clairement ce que l'ordinateur a changé dans notre propre fonction d'écrivain, peut-on prévoir ce qu'il changera pour les générations qui elles font ce changement beaucoup plus tôt dans leur « carrière » ? Par exemple, l'enfant qui apprend à écrire à la main, mais qui dès qu'il réalise un travail scolaire de moindrement longue haleine le fait à l'ordinateur. C'est-à-dire que dès qu'il doit structurer sa pensée, il le fait avec des aides logicielles ? Qu'arrivera-t-il ?

Rozen Guibert (Guibert 1994) souligne que : « À chaque style correspondent des atouts et des difficultés particulières. Avec le traitement de texte chacun fait mieux ce qu'il sait faire. Mais les aspects négatifs de chaque style de comportement rédactionnel s'amplifient aussi, comme si la machine nous jouait des tours, nous trahissait ». Et s'ils n'ont pas encore de comportement rédactionnel, que se passe-t-il ? Ce que je vois dans mon travail d'enseignante c'est que les étudiants, entre autres pratiques : ils s'en remettent complètement au dictionnaire de leur logiciel de traitement de texte pour ce qui est de la détection et de la correction des fautes d'usage et de grammaire ; ils pensent avec beaucoup de bonne foi que la table des matières générée par le logiciel est la « bonne » table des matières (la seule, la vraie, la logique, surtout celle qui donnera le plus de points) sans se rendre nécessairement compte que ce sont eux qui la font et non le logiciel et, en troisième lieu, ils abusent des copié/collé, pensant sans doute que si dans un travail (ou dans un contexte) le raisonnement est bon il le sera forcément dans un autre, mais sans que jamais la notion de plagiat ne les effleure. Ce sont trois problèmes de nature complètement différente ? C'est vrai. mais tous trois, plus tous les autres que vous suggérerez, me semblent valoir la peine qu'on y réfléchisse.

ET L'HYPERTEXTE DANS TOUT CELA ?

Pensez-vous, quand vous écrivez, à ce qu'il adviendra de votre texte ? Si pour une raison ou une autre il se retrouve sur le web et qu'un lecteur y accède par un moteur de recherche en plein texte, il y a beaucoup plus de chance

pour que le lecteur commence par le milieu de votre texte que par le début. Qu'advient-il de votre logique ? Elle est remplacée par celle du lecteur. « Par la multiplication des possibilités, des modes d'entrée et d'interaction, les hypertextes perdent leur identité propre, ils se fondent (se perdent ?) dans de vastes ensembles textuels interconnectés, parmi lesquels les lecteurs (visiteurs ?) peuvent circuler très librement » (Allegre 2000), p. 69.

Et si on y pense ? C'est une autre excellente raison de changer de style d'écriture et de façon de penser un texte. Faire plus court, plus concis pour s'assurer que le lecteur ne zappera pas. Avoir le sens de la formule... mais ça, ça pourrait encourager le copié collé et le plagiat.

J'aimerais vraiment avoir vos commentaires : Marianne.Kugler@com.ulaval.ca

Bibliographie

- ALLEGRE, C., « Textes, corpus littéraires et nouveaux médias électroniques : notes pour une histoire littéraire élargie, dans *Études françaises* Internet et littérature, 2000, p. 59-85.
- CARRÉ, D., « Technologie et transformation du travail de « l'écrivain » », dans *Sciences de la Société*, 1992, p. 63-77.
- GUIBERT, R., « Façons de faire, façons d'écrire », dans *Machines à écrire. Des claviers et des puces : la traversée du siècle*, vol. 146, Edited by M. Péryère, Paris, Éditions Autrement, p. 143-148.
- PÉRYÈRE, M., *Machines à écrire. Des claviers et des puces : la traversée du siècle*, Vol. 146, Série mutations/Sciences en société, Paris, Éditions Autrement, 1994.

Notes

- 1 Ce serait pourtant un sujet bien intéressant que celui de l'influence du clavier sur la langue dans ces contextes. Les chercheurs ne s'entendent pas, mais alors pas du tout, sur le sujet. Dans un article paru dans *Le Soleil* du 10 février 2001 en page A8, le journaliste rapporte les résultats d'une étude de 1999, des chercheurs des Universités de Sherbrooke et de Montréal (Jacques Piette, Christian Marie Pons et Luc Giroux, l'étude est disponible sur le site du ministère de la culture : www.mcc.gouv.qc.ca/pubprog/brodepli/synthese.htm consulté en mars 2001). Selon ces chercheurs, il existe une sténo du net, langue nouvelle, mais qui ne pollue pas le français oral ou écrit des jeunes qu'ils ont étudiés. D'autres ne sont pas d'accord avec cette affirmation. Dans un mémoire présenté à la commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, Mario Bélanger et Pierre Paradis de l'UQAR s'inquiètent : « ils baignent dans leur novae code où chacun écrit au son, en créant de nouvelles règles du code linguistique » voir le texte du mémoire sur le site des états généraux : www.etatsgeneraux.gouv.qc.ca consulté le 20 mars 2000.
- 2 Jean-Pierre Balpe cité dans Carré p. 72 et aussi dans (Péryère 1994).
- 3 L'adresse du site de Dilbert est <http://umweb1.unitedmedia.com/comics/dilbert/career/bin/ms2.cgi> et voici un exemple de mission générée par l'ordinateur : "It is our business to seamlessly network virtual information in order to synergistically disseminate cost effective content". Le logiciel en question jongle de façon aléatoire avec 17 adverbes, 26 verbes, 39 adjectifs et 20 noms communs.



Illustration : Dave Plunkert, *Academy magazine*, 1996.